

Sandrine ARNAUD

Tu m'aimes
COMMENT ?



*D*éllice
Editions

Extrait de :

TU M'AIMES COMMENT ?

PROLOGUE

Sophie

Je voudrais lever la tête pour voir mes jambes, mes pieds, mon ventre. Vérifier que tout est encore là. Mais le collier cervical me bloque, m'empêche de bouger. Tout ce que je peux faire, c'est regarder le plafond du camion. Le pompier, debout devant moi, tente de me rassurer, ses mots sont flous, noyés dans le tourbillon de mes pensées. Mon genou est coincé dans une attelle gonflable, et chaque pulsation me rappelle la douleur.

Je me remémore tout ce qu'il s'est passé. C'était mon idée de louer ce camping-car. Je voulais qu'on s'évade, qu'on prenne du recul pour retrouver ce que nous étions. Une pause s'imposait. Nous avons trouvé une aire tranquille, près d'une rivière. L'air frais sentait l'humus et le doux bruit de l'eau qui

coulait m'avait apaisée. Lovée dans le fauteuil en velours, je me laissais porter par cette sérénité. Et puis... Le vide. Je n'ai aucun souvenir de ce qu'il s'est passé ensuite.

Ce n'est pas cela qui me tourmente le plus. Ce qui m'angoisse, c'est ce que Maxime va découvrir. Voilà plusieurs jours que je lui cache la vérité. Je n'ai pas pu lui dire parce que je n'étais pas sûre. Je préférais attendre, m'assurer de ce que je ressentais, de ce que nous ressentions. Je souhaitais m'assurer de la réalité de ce que j'allais lui dire. Maintenant, il risque de tout deviner avant que je ne lui parle.

Mon cœur s'emballa à cette pensée, je commence à paniquer. Si seulement je pouvais revenir en arrière, trouver le bon moment, tout lui dire avant qu'il ne soit trop tard.

Le camion s'arrête. Je sens une légère secousse, puis les portes arrière s'ouvrent en grand. Trois pompiers apparaissent, sortent le brancard sans perdre une minute et me font rouler à toute vitesse dans le couloir des urgences. Mon corps est ballotté à chaque virage, mais je me concentre pour ne pas céder à la panique.

D'un coup, Maxime surgit, les traits déformés par l'angoisse. Ses yeux me cherchent, pleins d'interrogations. Le pompier m'explique qu'il nous suivait en voiture et n'a pas quitté l'ambulance d'une seconde. Une infirmière s'approche et commence à me questionner. Sa voix est douce, mais autoritaire. Je visualise à peine Maxime, qui tremble en me prenant la main. Sa chaleur me rassure un instant. Les pompiers détachent les sangles qui me maintenaient, puis me

transfèrent sur un autre lit médicalisé, tout aussi dur que le brancard. Ils referment les barrières autour de moi, me souhaitent bon courage et disparaissent.

Maxime s'éloigne pour donner mes papiers et expliquer ce qu'il s'est passé. Je le vois s'agiter au loin. Je suis encore engourdie, trop assommée pour me concentrer sur autre chose que cette douleur sourde dans ma jambe et cette pression dans ma poitrine. Le pompier m'avait raconté, un peu plus tôt dans le camion, que c'était la première fois qu'ils sortaient quelqu'un par une fenêtre aussi petite, et en plus, d'un camping-car. Ils en riaient pour me détendre, mais j'étais trop dans les vapes pour réagir.

L'infirmière se penche de nouveau vers moi. Elle me pose plusieurs questions, que je peine à comprendre. Je finis par lui répondre. Mon timbre est faible, mais déterminé :

— Surtout, ne dites rien à mon mari.

Je réalise à peine ce que je viens de prononcer, lorsque Maxime réapparaît pile sur mes mots. Il me dévisage, interloqué, ses traits crispés. Il ne demande rien, il se contente de m'observer avec une inquiétude muette.

J'espère qu'il va bien. J'espère qu'il va s'en sortir. J'espère que je ne lui ai pas fait de mal. Et surtout, j'espère que je ne l'ai pas tué.

Quelques jours plus tôt

1

Sophie

Je viens de l'apprendre. Une annonce qui devrait remplir mon cœur de joie, me faire bondir d'excitation, mais... non. Je reste là, assise sur le lit, le papier plié dans ma poche, le ventre noué. Est-ce une bonne nouvelle ? J'ai des doutes. Peut-être que je n'ai même pas envie de le savoir.

Quand je rentre du travail, Maxime se trouve toujours là, affalé dans le canapé, la télécommande dans une main, le téléphone dans l'autre. Je le connais par cœur, ce tableau. J'ai la sensation qu'il s'est gravé dans mon esprit. Si mon mari pouvait, de temps en temps, se lever pour vider le lave-vaisselle, ou jeter un coup d'œil à la fenêtre coincée de la cuisine. C'est moi qui m'en charge, bien sûr. Ça ne m'a jamais vraiment préoccupée auparavant, ou bien j'ai peut-être refusé de le considérer. Mais aujourd'hui, tout me semble différent.

Je passe mes soirées à courir après les impératifs du quotidien, à jongler entre mon travail que j'adore et les tâches ménagères, qui, elles, m'épuisent. Ce n'est pas que je lui en veuille... Enfin, si... un peu. Mais ce n'est pas que ça. C'est cette sensation étouffante, ce rythme immobile. Boulot, maison, dodo. Notre existence semble se dérouler sur une autoroute sans fin, sans possibilité de sortie.

Je ne veux pas d'une vie dans laquelle je deviens juste une version plus fatiguée de moi-même. Je dois, avant d'envisager de m'engager davantage, me demander si cette vie, cette routine, correspond vraiment à mes aspirations.

Cette annonce fait remonter des souvenirs d'enfance. J'ai besoin d'être rassurée. Je pense à ma mère qui gérait tout tandis que mon père se contentait de poser les pieds sur la table du salon quand il rentrait du travail. Elle se cachait pour pleurer. Parfois, elle s'enfermait dans la salle de bains ou d'autres fois, elle camouflait ses sanglots dans son oreiller lorsqu'il ne couchait pas à la maison. Elle était si fragile, et si forte en même temps.

Je ne veux pas reproduire les mêmes choses avec Maxime. Je ne souhaite pas être la femme qui doit concilier sa vie personnelle et professionnelle avec un mari absent. Notre couple s'éloigne. Il pense sûrement que je suis acquise et qu'il ne peut pas me perdre.

J'ai essayé de lui en parler, mais, pour lui, tout va bien. Il fournit quelques efforts qui ne durent jamais. Cette façade de normalité me pèse.

Je me redresse, inspire profondément et me dirige vers la salle de bains prendre une douche.

La brume envahit la pièce. Je respire l'odeur douce et familière de savon à la lavande. Je fixe le mur et m'amuse à y deviner des formes : des visages, des objets, ou des silhouettes que je ne parviens pas à définir. L'eau chaude qui coule sur ma peau m'apaise, mais une certaine agitation persiste dans mon esprit. Si je vois un signe dans ces formes, je fonce.

Je secoue la tête. Pourquoi est-ce que je m'acharne toujours à chercher des réponses dans les symboles, dans les tracés ? Pourquoi suis-je incapable de prendre des décisions de manière rationnelle et réfléchie ? On me dit que j'ai l'âme d'une artiste, que les créatifs sont différents, qu'ils ont un « truc » en plus. Peut-être. Mais ils n'ont pas tous mes angoisses.

J'essaie de chasser mes doutes, je souhaite attendre quelques jours avant tout annoncer à Maxime, je dois être certaine de mes envies profondes.

Mon cerveau fuse. J'ai besoin de m'occuper et de penser à autre chose.

Maxime dort encore. Il se lève toujours avant moi lorsque nous travaillons. Mais là, nous sommes en congé, il aime traîner plus que moi au lit. Les rayons du soleil percent à travers la buée de la fenêtre floutée de la salle de bains et illuminent la pièce d'une lueur dorée. Je ressens une légère tension à l'idée de passer une nouvelle journée monotone. Je veux de l'élan, de la fougue, du mouvement, de l'aventure.

Notre quotidien s'étale devant moi, telle une mer plate, sans vague, sans vent. Bon, nous nous aimons aussi, mais pour des gens de notre âge, nous vivons peu de moments festifs et, surtout, nous partageons peu d'activités à deux.

J'ai la sensation d'avoir besoin de raviver la flamme avec Maxime et de devoir apporter un peu d'excitation dans notre existence. Peut-être que cela m'aiderait à prendre une décision.

En sortant de la douche, j'attrape ma serviette préférée, rose pâle. Le tissu doux, sur ma peau, absorbe les dernières gouttes d'eau. Je frotte le miroir embué et fixe mon visage. J'aurai trente ans dans moins de deux mois et je dois agir maintenant. Une inquiétude me serre la poitrine. Serons-nous capables d'avoir des enfants, Maxime et moi ? Saurons-nous nous aimer toute notre vie ?

Je passe ma main dans mes mèches mouillées, réfléchissant à notre avenir. M'admire-t-il encore ? Son cœur bat-il aussi fort pour moi qu'au début de notre relation ?

Le bruit du sèche-cheveux bourdonne dans la salle de bains. Je me maquille rapidement : un peu de mascara, de la poudre sur les joues et une touche de gloss. J'espère toujours capter son regard, qu'il découvre chaque fois un détail insoupçonné, même si rien n'a vraiment changé. Un sentiment de déception m'effleure à l'idée qu'il ne le remarque peut-être plus. Nous sommes ensemble depuis une décennie et mariés depuis cinq ans, tout de même !

Nous vivons dans la maison de ses parents depuis le début de notre relation, une belle bâtisse en pleine campagne, dans un village d'environ cinq cents habitants. Nous n'avons que quelques commerces, mais cela nous convient. Les souvenirs de nos premières années me reviennent en tête. Nous avons transformé cette demeure en dix ans, entre mariage et rénovations, pour en faire la nôtre. On dit qu'après un certain nombre d'années, un couple atteint une forme de stabilité. Mais est-ce que cette tranquillité n'est pas devenue un peu trop plate pour moi ? J'ai la sensation que Maxime ne me voit plus comme au premier jour, avec cette lueur d'admiration qui me faisait sentir spéciale. Je ferme les yeux un instant et essaie de retrouver cette impression, mais elle m'échappe.

Je suis encore nue, j'ai oublié mes vêtements dans la chambre et, comme Maxime dort toujours, je prends mon temps.

Je suis très amoureuse de lui. Il est beau, fort et intelligent. J'adore admirer son bronzage qui s'accroît chaque jour depuis le début du mois d'août. Je ressens une bouffée de fierté en pensant à lui, à ses qualités que j'apprécie tant. Maxime est perfectionniste, économe, sérieux dans son travail, patient et drôle. Mais ce que j'aime le plus chez lui, c'est sa grande gentillesse envers les autres.

Le reste de l'année, il est enfermé dans un bureau avec ses chiffres ; il est comptable dans une grosse entreprise et aspire à devenir responsable. Il ne sort pas beaucoup, mis à part quand nous sommes en week-end et que nous bricolons dans le jardin. Je me remémore ces moments passés ensemble, les éclats de rire, les petites disputes et mes lèvres s'étirent doucement.

Je crois que j'ai plus de bons souvenirs avec lui que de mauvais. Mais cette pensée ne parvient pas à chasser entièrement le doute qui s'insinue en moi. Je l'aime vraiment trop. Peut-on vraiment trop aimer quelqu'un ? Je secoue la tête, pour évincer cette idée perturbante.

Le grincement de la porte de la salle de bains me ramène à la réalité. Je me retourne brusquement, pour voir Maxime entrer.

Il avance jusqu'à la douche, les paupières à moitié fermées, le visage encore ensommeillé. Il passe à côté de moi sans un

mot, sans même un regard. Je suis nue, là, devant lui, et il ne semble même pas le remarquer.

Je quitte la pièce, vexée et m'éloigne pour aller dans la chambre. Sa voix résonne dans le couloir.

— Tu as bien dormi, mon cœur ?

Il a probablement constaté que je suis froissée. Je réponds, en m'habillant, haussant le ton pour qu'il m'entende.

— Oui j'ai bien dormi, et toi ?

— Je ne t'entends pas ! crie-t-il.

— Je te disais, j'ai bien dormi, et toi, tu t'es bien reposé ? répété-je en rangeant du linge dans la chambre.

— Tu ne veux pas venir ici ? Je n'entends rien du tout dans la douche, hurle-t-il.

Le bruit de l'eau étouffe presque ses mots. Je soupire, agacée et entrouvre la porte de la salle de bains, la buée et l'odeur de gel douche s'échappent.

— Ça va, tu m'écoutes là ?

— Oui. Que voudrais-tu faire aujourd'hui ? lance-t-il en se frottant les paupières.

J'aimerais tant qu'il me propose une sortie romantique ou une activité originale.

— J'ai envie d'être avec toi, murmuré-je, en rangeant mes produits de beauté.

— Moi aussi, Sophie. Hum... comme c'est bon d'être en vacances ! Hum... j'en rêvais !

Je rejoins le salon et un sourire apparaît sur mon visage. J'observe le jardin par notre grande baie vitrée. Les rayons du soleil filtrent à travers le verre et illuminent la pièce d'une douce lumière. Nous avons une belle terrasse rénovée. Nous avons lasuré les lames de bois en juillet tous les deux, car elles commençaient à griser. J'apprécie beaucoup quand on bricole ensemble ; cependant, ce n'est pas souvent le cas, car le bricolage n'est pas vraiment son truc, c'est le mien.

Je contemple les arbres plantés de nos mains, notre belle pelouse, toute cette verdure et je ressens une profonde satisfaction. La terrasse, nos rosiers, le jardin potager, la jolie table en verre et le salon de jardin en rotin, tout m'émerveille. Chaque élément rayonne de la vie que nous avons bâtie et le chant des oiseaux au loin ajoute une touche de sérénité à la scène. Mais peut-être que tout est trop paisible pour moi justement.

Je m'installe à table pour prendre mon petit-déjeuner, une tartine de beurre, de la confiture de fraise et une infusion. Je ne mange pas trop, car je fais attention à ma ligne, mais je ne veux pas me priver des choses que j'aime. Maxime s'occupe de ranger sa cabane, parfois, quand il est en vacances, mais en dehors de ça, c'est moi qui m'occupe de tout.

Maxime vient me rejoindre. Ses yeux noisette, vifs et intenses, se posent sur moi. Il sort des gâteaux industriels de son sac, les dépose sur la table et se fait couler un café. Son corps est musclé en dépit de son faible intérêt pour le sport. En plus, il a un gros penchant pour les sucreries.

Je retourne à la salle de bains, le gloss est parti. J'ajoute une touche de parfum dans le cou et j'opte pour un rouge à lèvres orangé que je n'utilise jamais. J'aime bien, cette couleur me donne un air plus peps ; on va voir ce qu'il en dit.

Je reviens à la cuisine et me penche vers lui. Son regard ne quitte pas sa tasse de café. Je l'embrasse tout doucement et j'attends qu'il remarque que je sens bon.

— Tu es de bonne humeur aujourd'hui, toi ! lâche-t-il en avalant une gorgée.

Je me redresse, surprise, et recule d'un pas. Ce n'est pas du tout la réaction que j'escomptais.

— Ah bon ? Pourquoi dis-tu ça ? Je suis comme d'habitude, non ?

— Je t'ai entendu chantonner dans la salle de bains tout à l'heure et là j'ai droit à ça.

Je croise les bras, j'aimerais bien comprendre où il veut en venir.

— À ça quoi ?

Il se frotte la nuque, comme s'il se rendait compte qu'il aurait mieux fait de se taire.

— Là, ce que tu fais, de venir me voir et m'embrasser en souriant, ajoute-t-il.

— Je suis très heureuse que tu remarques ma bonne humeur, mais que vois-tu d'autre ?

— Je ne sais pas ! Rien, conclut-il.

— Tu ne vois vraiment rien d'autre ?

- Que devrais-je voir ? Explique-moi ! s'énerve-t-il.
— Non, rien, laisse tomber !

Je tourne les talons et un picotement désagréable me traverse, telle une aiguille fine plantée en plein cœur. Je réalise qu'il ne m'a même pas regardée. Je me dirige dans notre chambre pour réfléchir. La pièce est spacieuse et baignée de lumière et, depuis l'année dernière, elle accueille enfin les bibliothèques dont je rêvais. Je parcours les couvertures du bout de mes doigts et sens les lettres dorées en relief de mes livres préférés. Ces étagères ont ce détail que j'adore : des rangées qui coulissent, certaines superposées aux autres, permettant d'alterner les collections. Un petit plaisir quotidien : faire glisser les panneaux pour découvrir des pages que j'avais presque oubliées, cachées derrière.

J'observe les nombreux livres que j'ai devant moi, et je vois le roman *Mon Mari*, dévoré il y a peu. Une nouvelle autrice dont j'ai aimé le style d'écriture. L'humour intelligent et les situations piquantes m'ont captivée. Je repense à son histoire et une idée audacieuse me vient. Elle fait battre mon cœur un peu plus vite. Quinze jours. Je vais nous donner quinze jours pour profiter de nos congés et rendre notre quotidien plus pétillant. Lui poser des questions pièges, tenter d'apporter un peu de folie dans notre vie. Mon but est d'évaluer, chaque jour, s'il est prêt à se battre pour notre amour. Un frisson traverse ma colonne vertébrale à l'idée des surprises que je pourrais lui réserver. Je veux qu'il prouve qu'il me connaît, qu'il est capable d'entendre mes attentes sans que je les exprime. Mon estomac se noue à cette pensée, mais je la chasse. J'ai besoin de me sentir vivante, qu'il me voie, que du mouvement s'installe dans notre relation.

Peut-être qu'avec les questions que j'ai en tête, il comprendra pour de bon. Il constatera que quelque chose a changé en moi. J'ai besoin qu'il le devine, qu'il se rende compte que ma vie entière est sur le point de basculer.

J'attaque ma liste aujourd'hui. Je suis déterminée. Je commence à noter quelques idées dans mon carnet rose, le papier lisse crisse sous la plume de mon stylo. J'imagine des défis qui pourraient pimenter notre quotidien. Je suis excitée à l'idée de voir comment Maxime réagira, ou même s'il réussira à les relever. J'espère ne pas me faire prendre à mon propre piège.

J'entends les pas de Maxime dans le couloir et le vois arriver devant la porte de la chambre. Mon cœur bat un peu plus vite alors que je referme discrètement le carnet.

— Que fais-tu ?

— Euh... Je cherchais un livre à lire, expliqué-je en rangeant mon calepin.

— Je vais tailler les haies dehors, ça a sacrément poussé avec la pluie qui est tombée !

Je suis heureuse qu'il s'occupe du jardin sans que je sois obligée de le lui demander, alors je me contente d'apprécier sans lui montrer ma surprise.

— D'accord, moi, je vais bouquiner un peu.

Il tourne les talons et repart aussi vite qu'il est arrivé. J'aurais tant aimé un simple geste de tendresse de sa part. Certes, il ne va pas bien loin, seulement dans le jardin, mais cela l'empêche-t-il de m'embrasser ? Et s'il se blessait gravement en taillant les haies, si un accident venait nous séparer à jamais ? Je regretterais alors de ne lui avoir rien dit.

Je crie aussi fort que possible pour qu'il m'entende :

— Je t'aime, mon amour !

— Moi aussi, ma chérie !

Je souris en écoutant sa réponse. Voilà un pas de fait ! Même si j'espérais qu'il revienne en courant et me saute dessus pour me câliner... Tant pis ! Ce sera pour la prochaine fois !

Je sors de la chambre et rejoins le salon. Maxime a laissé quelques papiers de gâteaux que je jette dans la poubelle de la cuisine. Je ramasse les quelques miettes et range sa tasse à café dans le lave-vaisselle. Je m'installe enfin avec mon petit carnet de notes. Je retire le stylo de son encoche et commence à gribouiller mes premières idées. Ce qui me vient d'abord à l'esprit, c'est de lui poser des questions. Il devra montrer son amour pour moi. Je pourrais lui demander à quel point il m'aime et si cela ne me convient pas, je lui reposerai le lendemain, puis le surlendemain... Peut-être que je vais le rendre fou.

Je mets la bouilloire en route et l'observe par la fenêtre. J'aime le voir travailler au milieu des lauriers, dont le feuillage vert, parsemé de rouge foncé, prend des reflets chaleureux sous le soleil. Il est torse nu et transpire déjà. Pour trouver mon inspiration, je dois m'intéresser à lui, à ses actes et être sur le terrain. Je le rejoins et laisse la baie vitrée ouverte pour aérer un peu la maison. Je me chausse de mes vieilles tongs et m'approche de lui.

Le taille-haie électrique fait bien trop de bruit. Alors, je reste plantée là, près de lui, à l'observer s'activer. Il finit par s'en rendre compte et arrête son outil en me fixant avec curiosité.

— Tu veux me dire quelque chose ? me questionne-t-il du haut de son escabeau.

J'adopte une attitude studieuse, carnet en main.

— Je suis en train de préparer une critique sur la coupe de lauriers.

Il sourit et descend, posant un pied après l'autre sur les marches.

— Tu t'intéresses aux haies, toi, maintenant ?

— Eh bien, je me demandais, tu n'es pas droitier ?

— Si, pourquoi ? s'étonne-t-il.

— Ça ne serait pas plus joli si tu taillais avec la main gauche ? Car là... ajouté-je en montrant les arbustes de la tête.

— Quoi ? Tu veux dire que ce n'est pas beau ?

— Mais non, dis-je en riant, c'est très artistique !

Il pose son taille-haie au sol et se met à me courir après pendant que je fuis gaiement. Je manque de me casser la figure et attrape le jet d'eau en guise de défense.

— Arrête ou je te mouille ! lancé-je le cœur battant de bonheur.

Il renonce et lève les bras joyeusement. Il repart travailler et je suis ravie de cette courte rigolade. J'ai réussi à briser la routine un instant en le taquinant. Je m'installe alors sur la chaise longue pour continuer à noter les réflexions qui me viennent. Je déclenche mon plan dès cet après-midi.

Ma peau commence à picoter sous le soleil de midi, et je plisse les paupières pour échapper à l'éclat aveuglant du jour. La faim se fait sentir. Maxime semble avoir terminé de tailler les haies ; il essuie la sueur sur son front d'un revers de main. Je me rends compte que je n'ai rien préparé pour le déjeuner. L'idée même de cuisiner me pèse, tel un devoir dont je me passerais bien. Je laisse échapper un soupir, tout en croisant les bras, et réfléchis à une solution. Je l'appelle d'une voix traînante.

— Maxime ? Tu as terminé ?

Il tourne la tête vers moi, essuyant ses mains sur son pantalon.

— Oui, je range et c'est bon, répond-il en souriant.

Je me rapproche de lui, haussant les sourcils.

— Ça te dirait d'aller manger quelque part ?

Il écarquille les yeux, l'air agréablement surpris.

— Oh ! Bah oui, bien sûr ! accepta-t-il, enthousiaste.

Je me précipite pour me changer et enfiler une jolie robe fleurie bleu pâle. J'ajuste le tissu sur mes hanches et je m'observe dans la glace. Je fais une petite moue en remarquant que j'ai dû prendre quelques kilos depuis l'été dernier ; je trouve qu'elle me met moins en valeur, mais je l'aime bien quand même. Je pince les lèvres en tournant sur moi-même, scrutant le moindre défaut dans la chute de la robe. J'espère que, cette fois-ci, il me complimentera.

Une fois prêts, nous nous apprêtons à partir. Je m'approche de lui, mes yeux cherchant les siens, et je pose mes lèvres sur les siennes. Il répond à mon baiser, mais il semble distrait. Son silence me fait froncer les sourcils, mais je décide de ne rien dire pour l'instant. Je le prends alors dans mes bras, un rire m'échappe. Cette fois, je l'embrasse assez fort dans le cou et laisse une marque bien voyante de mon rouge à lèvres. Il sourit, amusé par mon geste, mais ne se doute visiblement pas de ce que je viens d'orchestrer.

Nous partons à pied au restaurant du coin. Nos pas résonnent doucement sur le trottoir, et une légère brise fait bruissier les feuilles des arbres. L'établissement a une bonne réputation, et la cuisine est faite maison. Le serveur, accueillant, nous invite à nous installer à une table à l'ombre et un peu en retrait. Il a sûrement compris que nous venions en amoureux. Les chaises de la terrasse grincent en nous asseyant. Maxime porte un jean et une belle chemise bleu marine, qu'il ne met que le week-end ou pendant les congés. J'aime beaucoup ; je le trouve très attirant. Ils doivent se conformer à une tenue très stricte au travail : pantalons noirs et hauts blancs, ce qui est assez contraignant. On doit faire attention à ne surtout pas mélanger les couleurs dans la machine à laver, donc je les nettoie toujours à part.

En observant Maxime, je note mentalement cette sortie comme un premier point positif sur ma liste. Quinze jours. Quinze jours pour le faire rire, le faire réfléchir, et peut-être, au passage, retrouver ce que nous avons perdu.

4

Sophie

Je commande une salade de chèvre en entrée et Maxime, une assiette de charcuterie. Je choisis le saumon et ses petits légumes pour le plat chaud, tandis que Maxime opte pour une

côte de bœuf et des frites. Je suis exaspérée de voir qu'il peut manger tout et n'importe quoi tout en restant svelte. Je pince discrètement la peau de mon ventre sous la table, pour vérifier que je n'ai pas grossi. Je ne me plains pas, je suis fine, mais c'est grâce à mes efforts quotidiens.

J'aime le regarder lorsqu'il est silencieux, perdu dans ses pensées. Maxime est d'une taille parfaite pour moi, juste un peu plus grand. Ses cheveux châtain, toujours coupés très courts, renforcent son élégance naturelle. Je souris en le voyant ainsi, détendu, ses traits adoucis, presque comme s'il absorbait toute la chaleur de cette journée ensoleillée.

J'attends qu'il me porte de l'attention, tandis qu'il observe autour de nous ; d'autres personnes s'installent, des voitures circulent sur la route, des enfants courent à côté de nous, et un groupe constitué d'hommes et de femmes âgés arrive peu à peu.

— Il va y avoir du monde, je pense, on a eu raison de venir tôt.

— Oui, c'est vrai. On est bien quand même. Je suis heureuse que nous déjeunerions tous les deux en amoureux, cela faisait longtemps.

Il sourit et acquiesce alors que je cherche mes mots.

— Tu m'aimes, Maxime ? murmuré-je.

— Oui, bien sûr que je t'aime, répond-il comme si c'était évident.

— Tu m'aimes comme au premier jour ?

— Je t'aime tout autant, oui.

— Et tu m'aimes comment ? ajouté-je en le fixant plus intensément.

Ses traits se durcissent. Il passe une main sur sa bouche. Ses yeux cherchent une échappatoire.

— Je t'aime comme je t'aime, finit-il par dire.

— C'est tout ? insisté-je.

Il glisse une main dans ses cheveux, lève un sourcil en soupirant.

— Qu'est-ce que tu voudrais que je te réponde ? Tu sais bien que je ne suis pas fort pour les beaux mots ! proteste-t-il en plissant le front.

— Alors, parle en chiffres !

Il rit nerveusement et effleure distraitemment le bord de la table.

— En chiffre ? Eh bien, je t'aime dix mille fois plus chaque jour.

— Dix mille fois quoi ? demandé-je, amusée par ses tentatives maladroitement.

Il secoue la tête, puis souffle bruyamment.

— Oh, tu m'embêtes, marmonne-t-il.

Le serveur nous amène nos entrées et sauve Maxime de cet interrogatoire compliqué, mais je n'ai pas l'intention de laisser tomber.

— Désirez-vous autre chose ? Du vin ?

— Je vais prendre un verre de Chardonnay, s'il vous plaît, lui répond Maxime.

Je refuse le vin d'un signe et pique dans ma salade avec appétit, tout en savourant ma prochaine question.

Il me fait fondre en frôlant ma jambe sous la table, mais je ne flancherai pas.

— Dis-moi Maxime, mon chéri, j'ai une question à te poser.

Il se fige.

— Oui, ma chérie.

Je laisse ma voix traîner, avec une touche de malice, alors que je sais que je vais le déstabiliser. Ce jeu m'amuse, non par méchanceté, mais parce que j'aime tester ses réactions dans ces moments lorsqu'il perd son assurance habituelle.

— Tu préfères que je sois jalouse dès qu'une femme s'approche de toi, ou que je ne le sois pas, même si quelqu'un flirte ouvertement avec toi ?

Je vois son expression changer, ses sourcils se froncent. Pris de court, il semble chercher une réponse qui ne le mettrait pas dans l'embarras.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que c'est que cette question ? Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Comme ça, je veux savoir, réponds.

Il hésite un instant de plus, comme s'il pesait chaque mot avec soin.

— Eh bien, que tu sois jalouse, indique-t-il en attrapant son verre en main.

Je ne peux m'empêcher d'éprouver un certain amusement en voyant son air fuyant.

— Ah oui ? Tu préfères que je sois jalouse de toutes les femmes qui s'approchent de toi ?

Il se reprend, essayant de ne pas tomber dans le piège, mais je vois bien qu'il est un peu perdu.

— Ah non, pas de toutes les femmes non plus.

Mes yeux s'accrochent aux siens et renforcent davantage mon jeu.

— Alors, tu préfères que je ne sois pas jalouse même si une personne flirte avec toi ? demandé-je en piquant ma fourchette dans ma salade.

C'est fascinant de le voir si déconcerté.

— Mais arrête ! Pourquoi veux-tu savoir ça ? réplique-t-il nerveusement.

Je ne peux m'empêcher de continuer sur ma lancée, ma voix se fait plus pressante, mais je souris intérieurement.

— Réponds !

Il semble résigné, son ton trahissant son inconfort.

— Oui, je préfère que tu ne sois pas jalouse.

Je prends un air faussement innocent, mais je sens une montée de satisfaction à l'idée de l'avoir poussé si loin.

— Donc, si j'opte pour le même choix que toi, je préfère que tu ne sois pas jaloux, même si un homme flirte avec moi. Cela te convient ?

Je vois son expression changer, sa confusion se transforme en une frustration contenue, et je savoure l'instant.

— Non, cela ne me va pas, murmure-t-il la bouche pleine.

— Alors ? Que choisis-tu finalement ?

Il me dévisage, visiblement pris au piège, et je goûte un instant de triomphe intérieur.

— Rien ! conclut-il agacé.

— Bon j'avoue, cette question n'était pas évidente, m'exclamé-je en riant.

Sophie

Le serveur s'avance vers nous pour nous présenter le plat principal et j'en profite pour lui demander son prénom.

— Corentin, répond le serveur.

— Enchantée, Corentin ! lancé-je en établissant un contact visuel marqué.

— Tout se passe bien pour vous ? Vous avez apprécié l'entrée ?

— Oui, tout était parfait.

Maxime est silencieux, en retrait de la conversation. Je fais mine de ne pas le voir, tout comme le serveur. Corentin, lui, se montre chaleureux et professionnel. Une occasion de titiller Maxime se présente et l'idée de jouer sur cette corde me traverse l'esprit. Mais je connais mes limites, alors je reste simple.

— Avez-vous besoin d'autre chose, Madame ?

— Vous pouvez me nommer Sophie, je vous remercie. Peut-être un peu d'eau ?

Je lui tends la bouteille et admire un instant ses détails soignés. Elle est en verre épais, légèrement teinté d'un vert pâle qui rappelle les feuillages environnants. Une étiquette élégante, ornée de motifs floraux et d'une typographie vintage, épouse parfaitement son contour. Le bouchon est en liège, maintenu par une cordelette en jute nouée avec soin, une touche rustique qui s'harmonise avec le décor champêtre du restaurant.

— Vos bouteilles sont très originales, et magnifiques. C'est le chef qui choisit la déco ? demandé-je.

— Oui, ainsi que toute l'équipe.

— Super ! Et le menu, c'est le patron ? ajouté-je en montrant la carte des yeux.

— Oui et non, on lui propose nos idées et il les approuve, répond-il, visiblement fier.

— Bravo à votre patron et à votre équipe pour le choix de la carte. C'est super important pour moi de déjeuner dans un endroit où l'ambiance est si bienveillante, et où ce que l'on mange est tout aussi excellent.

— Merci beaucoup, Sophie, dit-il en se penchant en guise de reconnaissance.

— J'adore votre restaurant, insisté-je en jetant un œil sur Maxime.

— Allez, je vous laisse savourer votre repas, merci pour votre sympathie, Sophie.

Je l'observe tourner les talons et s'avancer vers d'autres clients, puis je pose mon regard sur Maxime qui n'a pas prononcé un mot de toute la conversation. Je cherche le moindre signe de jalousie, mais je n'arrive pas à déterminer s'il en ressent ou non. Ses sourcils se froncent légèrement tandis qu'il ouvre la bouche, prêt à répliquer.

— Tu t'amuses, non ?

— Non. Pourquoi me dis-tu cela ? demandé-je en jouant avec ma fourchette.

— Tu n'as pas aimé ma réponse tout à l'heure, donc tu te mets à draguer ce serveur en lui faisant des compliments pour m'énervé ?

Il réagit enfin et, pour une fois, il ne reste pas indifférent. Qu'il me prête attention me fait un bien fou, même si je me garde de le montrer.

— Mais non, j'étais juste sympa avec lui. Qu'est-ce que tu vas chercher, murmuré-je en baissant la tête.

— Sache que cela n'a pas marché.

— Mais oui, je te crois !

Je suis satisfaite de l'avoir piqué au vif. Il mord bien à l'hameçon. Les questions sur la jalousie, puis le serveur très bavard avec moi, c'est pile le type de situation dont j'ai besoin pour qu'il s'intéresse à moi.

Nous rentrons à la maison le ventre bien rempli, comblés, mais légèrement assoupis. Nous avons tellement mangé que nous n'avons qu'une envie, c'est de dormir. L'air chaud de l'après-midi nous enveloppe et ralentit chacun de nos gestes.

Je l'observe se diriger vers le jardin, toujours perplexe. Est-ce que je l'ai perturbé avec mes questions ? Peut-être. Ses pas traînent, comme si ses pensées le retenaient en arrière.

Un sourire furtif se dessine sur mes lèvres. Ai-je réussi à semer un doute ? Lui ai-je rappelé que je ne suis pas acquise, que je peux encore attirer l'attention ? J'espère qu'au fond, il se demande ce qui m'a poussée à agir ainsi. Je voulais qu'il s'interroge, qu'il cherche à comprendre mes intentions. Et surtout, qu'il réalise que je mérite plus qu'un simple regard distrait entre deux bouchées.

Maxime

Je me suis promis de m'occuper de cette cabane avant que la lumière du jour ne commence à décliner. Je marche vers le jardin et me demande quelle mouche a piqué Sophie ce midi. Elle n'est pas comme d'habitude. D'abord, ces questions sur la jalousie, puis son comportement au restaurant... Elle semble chercher quelque chose, mais quoi exactement ?

Il ne me reste pas suffisamment de lasure, je dois passer au magasin de bricolage. Je vérifie si mes pinceaux sont en bon état, tout est OK.

J'appelle Sophie en criant vers la maison pour la prévenir.

— Sophie ?

Je la vois sortir, la main posée sur le rebord de la baie vitrée, le soleil de l'après-midi accentue l'éclat de ses cheveux. Elle n'est pas vêtue de la même robe que ce matin et, cette fois-ci, son rouge à lèvres est rose. Cette couleur contraste joliment avec son teint. Elle est magnifique. Elle peut porter un jogging, une belle robe, un jean, un chemisier, un tee-shirt large ou même un legging troué, je m'en moque. Elle a cette élégance naturelle qui la rend charmante avec n'importe quelle tenue.

— Oui ?

— Je file acheter de la lasure, je ne devrais pas en avoir pour longtemps.

Elle écarquille les yeux, visiblement surprise de me voir bricoler.

— Ah oui ? Super ! D'accord ! À tout à l'heure.

Je m'avance pour l'embrasser, mais elle se détourne déjà, disparaissant dans la maison avant que je ne puisse l'atteindre. Je reste là, un peu perplexe. Je la trouve différente ces derniers temps. C'est subtil, une attitude, un regard, une énergie nouvelle. Cela ne me déplaît pas, et je préfère ne pas trop me poser de questions.

En route, j'observe les paysages, les arbres et la verdure qui a poussé dans les fossés. Les champs défilent lentement à travers les vitres ouvertes de la voiture, laissant entrer l'air frais et les odeurs de terre et d'herbe coupée. J'apprécie ce décor, ces grandes tiges vertes avec une fleur violette, dont je ne connais pas le nom, sûrement une fleur sauvage. Ce cadre rural a une simplicité apaisante que j'adore. Nous avons de la chance de vivre à la campagne. Si nous avons des enfants un jour, je les imagine déjà jouer dans une grande cour avec une balançoire, ou partir explorer les sentiers à vélo. Certes, nous devons parfois prendre la route pour leur acheter des vêtements ou du mobilier, mais ils seraient bien plus en sécurité ici qu'en ville. La campagne est vraiment l'endroit idéal pour les voir grandir.

Je ne sais même pas si Sophie aimerait en avoir. C'est un sujet que nous avons souvent évité jusque-là. Je redoute peut-être la réponse, ou alors elle ne se pose même pas la question. Je ne suis pas certain que ce soit dans ses projets. Entre son travail à la galerie d'art, ses cours de dessin et sa passion pour la peinture, elle semble avoir d'autres priorités.

Je m'imagine parfois partir courir ou jouer au badminton avec notre enfant, des moments simples, mais pleins de cette joie pure. Nous avons tous les deux bientôt trente ans et je réalise qu'il est temps de se poser la question sérieusement. Elle doit penser que notre vie est bien ainsi, que notre quotidien est pépère, et je doute qu'elle ait envie d'apporter des bruits de bébé au milieu de ce silence que nous avons à la maison. Elle tient beaucoup à son travail et prend ses fonctions à cœur.

Désigner les artistes qui exposeront et constater leur succès est une grande fierté pour elle. C'est sa réalisation personnelle, peut-être même sa propre vision de la famille.

J'arrive au magasin de bricolage et j'aperçois de loin, Corentin. Il est penché sur un rayon, visiblement concentré à choisir des vis. Il ne me voit pas, mais je l'observe un instant. Il semble de notre génération, peut-être un peu plus jeune, et je dois admettre qu'il est plutôt beau gosse. Mais pourquoi Sophie a-t-elle voulu me rendre jaloux avec Corentin tout à l'heure ? Qu'ai-je bien pu faire pour la contrarier ? J'aimerais parfois avoir la clé de ses pensées.

Je m'apprête à attraper un pot de lasure quand une voix féminine me stoppe dans mon élan.

— Tiens, Max ! On se croise aussi en dehors du bureau !

— *Stéphanie. Je pensais être à l'abri des collègues aujourd'hui, lancé-je en plaisantant.*

Stéphanie est notre assistante comptable, redoutablement efficace. Elle a certainement les compétences pour viser plus haut, peut-être même pour un jour prendre ma place.

— Le chef m'a donné l'après-midi, Lucas n'est pas en forme. Ça se passe bien tes congés ?

— Oui, super ! Mais où est ton fils ? demandé-je en le cherchant autour d'elle.

— Il est devant un dessin animé, je viens acheter de la colle à bois. Son lit haut s'est décollé ou dévissé, je ne sais pas bien, et ça ne me rassure pas. Je vais bricoler pour réparer tout ça.

— Tu as besoin d'un coup de main ? proposé-je par politesse.

— Oh, je ne veux pas t'embêter, tu as sûrement mieux à faire.

Je vois une lueur d'espoir dans ses yeux. Mais j'avais prévu de lasurer ma cabane. Sophie ne va pas être contente si je ne la termine pas. Je lui ai promis d'aider un peu. Mais l'idée de

laisser Stéphanie se débrouiller seule avec son fils de onze ans ne me plaît pas. Elle a perdu son mari dans un accident de moto, il y a un an. Elle n'a plus ses parents, peu de famille. Si je n'interviens pas, je vais culpabiliser.

— Si tu veux, je te suis jusque chez toi et je vérifie ce qu'on doit arranger avec le lit de ton fils, suggéré-je en me frottant la nuque.

— C'est très gentil, mais j'espère que cela ne te dérange pas.

— Mais non, ne t'inquiète pas ! Allons-y !

Nous nous dirigeons vers la caisse, et je remarque que nous nous retrouvons derrière Corentin. Une sensation étrange me prend, comme si, tout à coup, tout le monde observait mes faits et gestes.

— C'est vraiment aimable de ta part, tu es adorable, ajoute Stéphanie un peu trop fort à mon goût.

Corentin se retourne et nous dévisage, son regard passant de Stéphanie à moi. Il doit se demander pourquoi j'étais avec une femme pour déjeuner et maintenant avec une autre. Je suis embarrassé, mais après tout, je n'ai rien à me reprocher. Je lui adresse un signe de tête en guise de salut, et il me répond brièvement. Ses yeux restent figés sur moi une fraction de seconde de trop. Je repense à la conversation qu'il avait eue avec Sophie plus tôt, pendant laquelle ils m'ignoraient totalement. Cette pensée m'irrite.

Je suis Stéphanie jusque chez elle et j'oublie d'en prévenir Sophie.

Maxime

En arrivant, je me gare sur le parking en face de l'immeuble de Stéphanie. Elle vit dans un petit appartement dans le centre de la ville. C'est une commune modeste, avec quelques commerces, mais ici, les loyers sont plus abordables que dans notre village. Je n'étais jamais venu chez elle. Notre relation est professionnelle, mais nous échangeons parfois sur nos vies personnelles. Nous nous entendons bien. Elle n'a jamais montré son désarroi quand elle a perdu son mari. Nous ne l'avions pas vue pendant un mois et, à son retour, c'était la même personne, avec un visage légèrement vieilli par le désarroi et le drame qu'elle a vécu. Ce souvenir me traverse l'esprit tandis que je la suis dans la cage d'escalier.

Nous arrivons au deuxième étage et elle m'invite à entrer. L'appartement est simple, propre, mais je ressens une certaine tristesse dans l'atmosphère.

Je m'approche du canapé. Lucas dort paisiblement devant les dessins animés.

– On ne va pas le réveiller, lui chuchoté-je.

Elle touche son front pour vérifier sa température. Son geste est tendre, plein de sollicitude.

Elle fait mine que tout va bien, redresse la tête et évite mon regard. Je la suis dans la chambre de Lucas, modeste, avec des murs décorés de posters de superhéros et de personnages de séries animés. Elle m'explique le problème rapidement.

Je secoue le lit qui ne me semble pas très stable. Le cadre grince, confirmant que la structure est affaiblie.

— En effet, son lit a besoin d’être consolidé. Il a vécu, on dirait, remarqué-je en me grattant la tête.

— Ah oui, je ne sais pas comment arranger ça, répond-elle les mains sur les hanches.

— Tu as une visseuse ?

— Oui, je dois avoir ça. J’ai gardé la mallette de mon mari, mais je ne suis pas très douée, ajoute-t-elle en se dirigeant vers le hall d’entrée.

Sa voix est posée, mais je perçois une légère mélancolie lorsqu’elle mentionne son époux.

Elle me montre un petit placard contenant quelques outils. Bien organisé, il est néanmoins peu fourni. Je prends ce qui m’est nécessaire.

Je lui bidouille une réparation provisoire, mais il faudra l’arranger un peu plus. Il manque une pièce de renfort et, sans elle, le lit risque de ne pas tenir longtemps. Je lui propose de revenir le lendemain, j’ai une planche qui pourrait convenir dans ma cabane.

Je jette un coup d’œil à la chambre du petit. Des voitures, des objets Harry Potter, des figurines de superhéros jonchent le sol. Une piste de véhicules miniatures est installée dans un coin, des Lego sont éparpillés sur un tapis. Je ressens de la compassion pour Stéphanie, qui doit jongler entre son travail, l’éducation de son fils et le manque de ressources.

— Tu es vraiment un amour ! me dit-elle en me sautant au cou pour m’embrasser.

Son geste me prend de court. Je reste figé un instant, mes bras hésitant à répondre à son étreinte. Le parfum sucré qu’elle porte m’assaille, trop envahissant. Mes mains effleurent à peine ses épaules avant que je ne me recule brusquement.

— Je repasserai demain soir pour te dépanner, lui dis-je en évitant son regard.

Avant de sortir, je jette un coup d'œil à Lucas, toujours profondément endormi sur le canapé. Le bruit ne semble pas l'avoir réveillé et son visage paisible me rassure. Je salue rapidement, puis referme la porte derrière moi.

Maxime

Sur le chemin du retour, mes pensées dérivent vers cette chambre d'enfant. J'établis un parallèle avec ces deux pièces que nous utilisons en débarras et en bureau. Ces espaces offrent un potentiel, une possibilité de transformation. Nous avons largement la place pour accueillir deux enfants. L'idée s'ancre un peu plus dans mon esprit, mais une inquiétude la balaie rapidement. Je me gare devant notre maison et je prends mon téléphone que j'avais laissé sur le siège passager. Je remarque que Sophie a tenté de m'appeler et qu'elle m'a envoyé quelques textos, me demandant où j'étais. Je culpabilise. Je n'avais pas fait attention à l'heure et ne m'imaginai pas être resté aussi longtemps chez Stéphanie.

J'entre dans le salon, mais je ne la vois pas. Il est presque 19 h et, en principe, elle a déjà mis la table et préparé le repas. Je crains un brin sa réaction. Mon cœur bat un peu plus vite à chacun de mes pas, alors que je cherche où elle pourrait être. Après avoir fait le tour des pièces, je la découvre en fin de compte dans le jardin, installée sur une chaise longue, en train de lire un livre. Elle est vêtue d'un maillot de bains. Elle semble détendue, du moins en surface. Décidément, elle n'arrête pas de se changer aujourd'hui.

Je m'approche discrètement par derrière, un sourire en coin. J'avance tout doucement et je place mes mains sur ses

yeux pour l'effet de surprise. Elle sursaute avant de se calmer en me reconnaissant.

— Devine qui c'est ? murmuré-je à son oreille, espérant dissiper la tension avant même qu'elle ne se manifeste.

Elle se relève et pose son livre à côté d'elle.

— Mais où étais-tu enfin ? Je me suis inquiétée ! lance-t-elle l'expression sérieuse.

— Je suis tombé sur Stéphanie au magasin de bricolage. Elle avait un souci avec le lit de son fils. Je suis allé l'aider à le réparer.

— Stéphanie ? Qui est-ce ? demande-t-elle en se levant.

— Tu sais, ma collègue de travail, l'assistante comptable.

— Et tu es allé chez elle ? ajoute-t-elle la voix chevrotante.

— Oui, elle n'habite pas loin. Rappelle-toi, je t'en avais parlé, elle a perdu son mari dans un accident de moto il y a un an.

— Non, ça ne me dit rien.

Sa réponse est sèche, comme une cloison invisible qui nous sépare.

Je perçois de la jalousie dans son ton. Ce n'est pas juste, mais je ne peux pas lui en vouloir, pas après ce que j'ai ressenti avec Corentin plus tôt. Mon comportement n'avait rien de volontaire, contrairement à elle. J'inspire profondément.

— Tu boudes ? demandé-je inquiet.

— Non, pas du tout, je m'en moque totalement, tu fais ce que tu veux, répond-elle d'une voix glaciale.

Elle se lève, prend son livre, passe à côté de moi en m'ignorant et s'en va dans la maison. Le claquement de la porte de la chambre résonne.

Je n'insiste pas et je la laisse s'isoler dans la pièce. Je sais qu'elle finira par se calmer. Elle aura forcément envie de manger et me rejoindra. Je souffle, soulagé de ne pas avoir à prolonger la discussion pour l'instant.

En attendant qu'elle se décide à sortir, j'ouvre le réfrigérateur pour y trouver de quoi concocter un petit en-cas. Le frigo est étrangement vide. Ce n'est pas son genre, elle est toujours si organisée. Je fouille un peu plus et, en grattant dans le congélateur, j'entends des pas rapides derrière moi.

– Tu cherches de quoi manger ?

– Eh bien oui, j'ai faim.

— On prépare des croquemonsieurs ? J'ai du jambon blanc et des carrés de fromage au frais. Ça te va ?

– Oui, c'est parfait.

Je remarque qu'elle s'est encore changée, cette fois dans une tenue décontractée, mais élégante. Même en colère, elle dégage une force et une beauté qui m'émerveillent. Cela rend ses traits du visage plus tirés, mais elle est toujours aussi belle que le jour où je l'ai rencontrée. Je préfère quand elle rit, mais je l'admire dans toutes les situations. J'espère qu'elle s'en rend compte : elle est la femme la plus importante pour moi et je n'ai envie de personne d'autre.

— Tu peux aller chercher une salade au jardin et la laver ?

Habituellement, je ne participe pas à ce genre de tâche, mais aujourd'hui, je ne veux pas l'agacer plus qu'elle ne l'est déjà. Une fois dans le potager, j'arrache une laitue et la rapporte à la cuisine. Je la passe sous l'eau froide, qui éclabousse l'évier. Je sens l'odeur de la terre humide se dégager des feuilles. Je fouille pour trouver où sont rangés les récipients pour la préparer, mais je n'ose pas la solliciter.

– C'est là ! me dit-elle sèchement.

– Hein ? Quoi ?

– Tu cherches l'essoreuse à salade ?

– Euh... oui.

— Elle est dans le placard du haut. Cependant, la laitue, tu ne vas pas la mettre comme ça dedans ?

– Si. Pourquoi ? demandé-je, étonné.

— Eh bien, parce que, pour enlever la terre et bien la nettoyer, tu dois détacher chaque feuille jusqu'au cœur.

Son ton se radoucit et j'aperçois une courbe subtile au coin de sa bouche.

Après manger, nous nous installons devant la télévision. Les tensions de tout à l'heure semblent s'être dissipées. Le son du film emplit la pièce et je me sens enfin apaisé. Je suis rassuré, mais je ne lui ai pas dit que je devais y retourner demain pour fixer un renfort sur le lit du fils de Stéphanie. Je préfère ne pas la contrarier à nouveau ce soir. On verra plus tard, je veux simplement bien dormir cette nuit.

Sophie

Je me réveille en sursaut, le souffle court. Mon corps tremble. Il est 5 h du matin et la nuit enveloppe encore la maison. Je suis trempée de sueur. Mon cœur bat la chamade, comme s'il allait exploser. Je jette un coup d'œil à Maxime, qui dort paisiblement à côté de moi. Un soulagement momentané m'envahit : il est là, ce n'était qu'un cauchemar. Mais une douleur sourde persiste dans ma poitrine et bientôt, les larmes jaillissent, dévalant mes joues en un torrent incontrôlable. J'ai du mal à me calmer. Maxime m'annonçait qu'il me quittait, qu'il s'ennuyait avec moi, et qu'il partait vivre avec Stéphanie. Dans ce cauchemar cruel, il avait pris toutes ses affaires, ses meubles, son barbecue, son ordinateur et ses vêtements pour aller s'installer dans une immense maison avec elle. Je me retrouvais seule, dans un lieu à moitié vide, avec presque rien. Je n'avais même plus mon lit pour dormir, juste un vieux

matelas de gym sur le sol. Le rêve était si réel que j'en ai mal au dos, comme si j'avais vraiment passé la nuit par terre.

Je me lève, mes pieds touchant le sol froid, et traverse le couloir dans le noir. Un frisson me parcourt à l'idée de découvrir un salon vide. J'avance à tâtons, les mains raidies devant moi, et bute contre une chaise. Elle est encore là, au moins. Je respire profondément, la tension dans ma poitrine s'allège un peu. Je continue à marcher, mais mon petit orteil rencontre violemment le pied du canapé. La douleur est fulgurante et je me plie en deux en silence. Je retiens un cri pour ne pas réveiller Maxime. La souffrance irradie dans mon orteil, mais je persévère, décidée à vérifier que tout est bien en place. Je tente d'allumer une lampe sur la commode du salon, mais je me heurte à quelque chose au sol et manque de chuter. Dans ma précipitation, j'accroche le luminaire qui tombe avec fracas, emportant les bibelots qui l'entouraient. L'un d'eux se brise et, dans le silence de la nuit, le bruit est amplifié, me faisant sursauter. Brusquement la lumière du couloir s'allume.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? demande Maxime, la voix endormie.

Les yeux à moitié fermés, les cheveux en bataille, il est vêtu seulement de son caleçon. Il avance vers moi.

— Rien... J'ai fait un cauchemar... Je ne savais plus où j'étais, sangloté-je, encore secouée par l'angoisse.

Il me prend dans ses bras et me serre contre lui pour me consoler, tout en bâillant de fatigue. Je me détends contre son torse et je sens la chaleur réconfortante de son corps m'envelopper. Je respire profondément et l'odeur familière de sa peau m'imprègne. Celle de l'homme que j'aime. Pourtant, une douleur persiste au fond de moi, comme si ce rêve avait laissé une empreinte indélébile.

Ses muscles se tendent sous mes doigts, comme s'il voulait me protéger, et je m'accroche à cette sensation. Je cherche désespérément à retrouver mon calme. Le battement régulier de

son cœur contre ma joue finit par apaiser le mien et, peu à peu, mes sanglots s'estompent.

Il m'accompagne délicatement vers la chambre et me guide comme on le ferait avec un enfant perdu dans la nuit. Je sens sa main ferme, mais douce dans le bas de mon dos, m'encourageant à avancer. Pas à pas, nous retournons vers notre lit. Il rabat les couvertures sur moi et je me love à nouveau sous celles-ci, un peu secouée, mais profondément reconnaissante pour sa présence.

Maxime se glisse à son tour sous les draps et je me blottis contre lui, en quête de réconfort. Ses bras se referment autour de moi et ses doigts effleurent mes cheveux. Loin de l'obscurité du rêve, je m'endors enfin, bercée par la certitude qu'il est là, avec moi, et que je suis en sécurité près de lui.

Il est 8 h quand je me réveille à nouveau, les rayons du soleil filtrent à travers les rideaux. Je me sens mieux, mais une malaise persiste au fond de moi, une petite voix qui murmure que je dois être vigilante. Était-ce un avertissement, ce cauchemar ? Est-ce que mon subconscient tente de me prévenir que mon plan d'action pour donner du mouvement à notre couple n'est pas une bonne idée ? Malgré tout, je suis convaincue que j'en ai besoin, que nous en avons besoin. Mon cœur se serre à l'idée de laisser tomber ce plan. Je dois me calmer, cesser de voir des signes partout, mais c'est plus fort que moi. Les doutes tourbillonnent dans ma tête, mais je les chasse et me répète que ce n'est qu'un mauvais rêve.

Je reste un moment, assise au bord du lit, les pieds nus sur le sol froid, les mains crispées sur les draps froissés, et j'essaie de me réveiller correctement pour affronter cette nouvelle journée. Je vais continuer à tester Maxime, vérifier la solidité de notre couple et de son amour pour moi.

Sa visite chez cette fille hier après-midi, sans même m'en parler, me révolte. Ignorer mes appels et mes textos ne fait qu'aggraver la situation. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Je n'ai

aucun souvenir qu'il ait déjà mentionné cette collègue seule avec son enfant. Une telle situation m'aurait forcément marquée. Alors, pourquoi ce silence ? Et puis, il m'avait promis de lasurer la cabane. Il a encore trouvé une excuse pour s'occuper d'une autre manière.

Je me lève enfin, déterminée à briser ma routine habituelle. Aujourd'hui, je ne vais pas directement dans la salle de bains. D'ordinaire, quand Maxime se lève, je m'efforce d'être présentable, de me sentir belle dans son regard, mais aussi dans le mien. Ce matin, pourtant, je n'en ai pas envie. Je suis lasse, fatiguée, comme vidée de ce rôle que je me suis imposé. Je ne prends même pas la peine de coiffer mes cheveux. Ils tombent en désordre sur mes épaules, mais peu importe. Une faim inhabituelle me tiraille, presque dévorante, ce qui ne m'arrive jamais au réveil. Rien que cette sensation me serre la gorge, les larmes montant sans prévenir. Pourquoi suis-je si émotive ? Une petite voix chuchote que ça pourrait être le signe d'une dépression. Mais non, je vais très bien. Je vais parfaitement bien. Je répète ces mots comme un mantra, tentant de m'en persuader. Ce doit être ce rythme de vacances qui me déstabilise. Je dois vraiment cesser de trop réfléchir. Cela ne mène à rien.

Sophie

Je me dirige vers la cuisine et prends ma tartine de pain complet que je glisse dans le grille-pain. L'odeur dorée envahit la pièce et, cette fois, je décide de l'accompagner d'une généreuse couche de Nutella. Le chocolat fond lentement sur le toast chaud, on dit que c'est excellent pour le moral. Après tout, je ne peux pas être « Madame Parfaite » 365 jours par an. Je me déculpabilise en me convainquant de cela.

— C'est exceptionnel, me dis-je en mordant dans la tartine. Le goût sucré me réconforte. Je ferme les paupières un instant.

— Bonjour ma chérie. Tu t'es remise de ton cauchemar ? demande Maxime, avec douceur, mais son inquiétude perceptible me surprend.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je regrette d'un coup de ne pas m'être préparée pour qu'il me trouve belle. Je

me sens exposée et vulnérable. Je dois être horrible. Je lui réponds sans lever les yeux, avec un ton étouffé.

— Ça va mieux.

Il s'approche de moi, m'embrasse sur le front, son baiser est tendre. Il traîne des pieds, encore assoupi, jusqu'à la machine à café. Le bruit du liquide qui coule dans la tasse emplit le silence, quand, soudain, il se retourne en se grattant la tête. J'évite de le regarder, une boule se forme dans ma gorge.

— Ma chérie, je dois te dire quelque chose.

— Oui ? murmuré-je en tentant de paraître endormie.

Une alarme s'active en moi, pourvu que mon rêve de cette nuit ne soit pas prémonitoire. L'angoisse monte. Je sens cette douleur sourde revenir, comme s'il allait me briser le cœur. Ma voix tremble quand j'essaie de répondre.

— Oui..., je t'écoute, soufflé-je, mon cœur battant à tout rompre.

Je lève finalement la tête pour lui accorder toute mon attention. Mes yeux cherchent désespérément un indice sur son visage, une expression rassurante, mais je ne vois que de l'embarras. Que va-t-il m'annoncer de si grave ?

— Hier, tu sais, je suis allé chez Stéphanie pour l'aider à remonter le lit de son fils...

Et voilà, je m'en doutais, on parle d'elle à nouveau. Je voudrais me lever, mais mes jambes refusent de bouger, je suis clouée à la chaise. Je dois fuir cette conversation, qu'il ne gâche pas mes vacances ! Je tente de l'orienter sur un autre sujet.

— Attends, mon chéri, d'abord, je dois te poser une question importante.

— Ah... De quoi s'agit-il ? demande-t-il, en fronçant les sourcils.

— Tu préfères que je sois toujours très maquillée, même à la maison, ou que je reste au naturel ?

Je sens son hésitation, il ne s'attendait pas à ça.

— Eh bien, je ne sais pas, affirme-t-il en pesant ses mots, j'aime aussi te voir au naturel.

Son indécision m'agace, mais je souhaite vraiment le pousser à répondre.

— Donc, tu préférerais que je ne mette plus rien du tout ? Ni mascara ni rien ?

Il commence à se demander où je veux en venir.

— Disons que je ne suis pas fan des couches trop visibles, mais, comme tu le fais, j'aime beaucoup, précise-t-il toujours hésitant.

— Oui, j'en mets, insisté-je, donc tu préfères que je ne me maquille plus du tout ?

Il me dévisage, partagé entre l'incompréhension et la frustration.

— Encore une idée bizarre, qu'est-ce que tu as en ce moment ?

— Mais je te pose seulement une question très simple. Alors, quel est ton avis définitif ?

— Eh bien, j'aime mieux que tu restes comme tu es, sans artifices, lâche-t-il finalement, comme s'il se résignait.

Je sens une vague de déception m'envahir. Il ne comprend pas.

— Tu as remarqué que je n'étais pas maquillée ce matin et que je suis horriblement moche ?

Maxime secoue la tête, surpris.

— Non, je n'ai pas vu la différence.

C'est le moment où il est censé me dire qu'il me trouve charmante, au naturel, mais il ne prononce pas les mots que j'adorerais entendre. J'essaie de paraître plus détendue.

— Bon, à moi. Tu m'écoutes, ma chérie ? lance-t-il.

J'ai soudain envie de courir au plus vite me doucher, unifier mon teint et donner de l'intensité à mon regard, pour me faire belle. J'ai besoin de me protéger, de me préparer. S'il doit m'annoncer quelque chose de désagréable, autant que je sois au

top de ma forme, armée de ma confiance, et non vulnérable et à découvert comme je le suis maintenant.

— Je reviens. Je pars vite me laver et m'habiller, lancé-je en poussant ma chaise.

Je me précipite directement à la salle de bains sans prendre le temps de débarrasser mon petit-déjeuner et sans lui laisser la chance de répondre. La robe bleu électrique, ma préférée, m'attend. Elle me donne du courage et met en valeur mon teint hâlé à cette époque de l'année. Devant le miroir, j'ajuste le tissu sur mes hanches et prends un instant pour me contempler.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

